

Préface Djamila Amrane

Pr.Djilali Sari

Département d'Histoire – Université d'Alger-

Résumé

Plus qu' un vécu et un témoignage, le mémoire dû à l' universitaire Djamila Amrane représente un excellent récit incontournable pour l'écriture de ces années de lutte capitales ayant renversé le cours de l' histoire en transformant de fond en comble la carte politique du continent africain. D'autant que l'auteure a poursuivi de nombreuses et passionnantes investigation sur le terrain en les axant essentiellement sur la contribution de la moitié de la société à la libération du pays, la gente féminine dont le rôle n' pas été apprécié toujours à sa juste valeur, alors que bien souvent, des tâche et des missions bien déterminées- des plus difficiles- ne l'on été que par les fidayates et moudjahidates essentiellement, de surcroît du début à la fin des combats, dans villes et campagnes. Inlassablement !

Magistrale est cette autobiographie consacrée à des combattantes très représentatives de la guerre de libération nationale (1954 – 1962) vouées, corps et âme, aussi bien à libérer leur pays, l'Algérie, de 132 années du joug colonial qu'à se libérer, à libérer leurs semblables, la gent féminine, la moitié de leur société, des siècles de réclusion et de sujétion, d'exclusion et d'obscurantisme...

A merveille, ce précieux et rarissime mémoire en la matière est dû à l'une de ces authentiques actrices - témoins, Djamila Amrane née Danielle Minne, celle dont l'enfance et l'adolescence se sont imprégnées des réalités tant de Tlemcen que de son arrière-pays, tout autour du village de colonisation d'Aïn Fezza et de la localité autochtone d'Ouchba où jeunes filles et femmes ont toujours vaqué quotidiennement et âprement aux tâches champêtres, le visage rayonnant d'ardeur demeurant toujours découvert depuis des lustres⁽¹⁾.

Précisément, le double cadre urbain et rural aussitôt brillamment révélé au monde littéraire des deux rivages de la Méditerranée comme aux observateurs avertis du monde entier grâce à la publication de *La Grande Maison* (1952), la première œuvre du jeune écrivain Mohammed Dib (1920-2003) relatant les causes profondes et complexes du problème algérien, les signes avant-coureurs de Novembre. A point nommé la publication - témoignage aussitôt renforcée et recoupée par d'autres plus explicites : *l'incendie* (1954), *Au café* (1955), *Le métier à tisser* (1957)...

Plus que jamais, avec le recul suffisant dans le temps, l'excellente analyse satisfaisant pleinement aux conditions d'objectivité scientifique, de surcroît couronnée par un jury composé d'éminentes personnalités du monde scientifique mondialement reconnues et écoutées, lues et respectées, restituée fidèlement aux générations montantes et à la postérité l'épopée au féminin de l'affranchissement du peuple algérien des affres d'un système politique basé sur l'exploitation outrancière de l'homme par l'homme...

Par excellence, le mérite tout le mérite de ce rarissime mémoire focalise l'attention de tout observateur sur le rôle réellement joué par les moudjahidate, d'autant qu'elles n'ont été ni sollicitées ni toujours traitées sur la stricte égalité avec leurs frères de lutte comme le souligne plus particulièrement l'exemple le plus frappant relatif au premier médecin engagé, N'Fissa Lalliam, qui n'a pas été retenue en tant que membre du CNRA en dépit de la proposition du colonel Houari Boumediene. D'autant aussi que suivant les circonstances et les lieux, elles ont été incontournables. Irremplaçables ! Nombreuses ont été les infirmeries animées par des éléments féminins ayant tenu toutes seules leurs zones sur le plan strictement sanitaire, voire l'accomplissement d'autres missions spécifiques, notamment celles poursuivies à titre de secrétaire ou de contrôlease, le contrôle ayant été assuré continuellement par deux responsables, conjointement par un moudjahid et une moudjahida pour vérifier le moral à la fois des moudjahiddines et de la population.

A cet égard, très édifiant à plus d'un titre est l'exemple de la jeune lycéenne Maliha Hamidou (1942- 1959). En effet, c'est après avoir été chargée du transport d'armes dont des grenades qu'elle a pu remplir cette responsabilité afin de mieux organiser les actions de *fida* au sein même du quartier stratégique extra - murs de Tlemcen, en surveillant les déplacements des patrouilles ennemies. Or arrêtée le 11 avril 1959, elle a pu non seulement récupérer son imperméable afin de conserver un précieux document en allant jusqu'à l'avalier discrètement. Bien plus, pour échapper à toute interrogatoire et éviter l'arrestation imminente de ces proches-collaborateurs, elle a décidé de simuler une fuite durant son acheminement à la garnison ennemie, une fuite forcément fatale afin d'emportant à jamais tous ses secrets avec elle ⁽²⁾...

Non moins riche d'enseignement est l'exemple de l'infirmière diplômée Yamina Cherrad responsable sanitaire en wilaya II de 1956 à 1962. Il en est de même de Zohra Ben Yahia en Wilaya V (Dj. Amrane, 1993), et bien d'autres exemples. A cet effet, immortel demeure le regard de l'étudiante en médecine Doudja fusillant le soldat ennemi la photographiant avec ses

frères et sœurs de combat peu après leur arrestation commune près de Bordj Bou Arreridj en wilaya III au début de 1957, précisément la photo – choc récupérée à... Nice par la sœur de la moudjahida surnommée, plus de trente années après l'événement, à bon escient reproduite par Abdel'alim Médjaoui (2000 : 247) pour bien illustrer ses mémoires, précisément le compagnon de ces quatre étudiants et étudiantes en médecine ayant gagné ensemble le maquis peu après la grève des étudiants décrétée le 19 mai 1956 ⁽³⁾. Abdel'alim Medjaoui, le descendant d'une illustre lignée de lettrés ayant professé à Fès, Constantine et Alger peu avant et pendant les débuts de la période révolue ⁽⁴⁾

Par ailleurs, particulièrement significative est l'attitude généralement prise à l'égard des combattantes, notamment lorsque l'ALN était contrainte d'évacuer les maquisardes en excluant d'office les infirmières, d'autant que partout celles-ci ont été le lien incontournable avec les familles des douars en particulier, et partout ailleurs de la population en général. Bien plus, c'est dans les opérations à haut risque et les plus dangereuses que les combattantes sont recherchées car à même d'agir habilement et sans réserve. Du reste, nombre d'entre elles ont participé à des attentats. C'est ainsi que *« pendant la bataille d'Alger, les deux tiers des bombes déposées l'on été par des fidaiyate. Celles qui faisaient du renseignement »*, tient à préciser l'auteure interviewée par El Watan le 18 mai 1993 (p 12). D'enchaîner pour rafraîchir les mémoires de certains, davantage pour informer et sensibiliser les présent(e) s : *« Et l'on ne peut ignorer – bien que non retenus comme fait de militantisme- deux comportements de femmes essentiels, à leur manière , dans la dynamique de la lutte : le soutien des mères et des femmes détenues. »*

En fait, bien d'autres gestes et actions, attitudes et comportements, au quotidien, sont à inscrire à l'actif de nos mères et soeurs durant ces années de feu et de sang, alors qu'elles n'ont jamais rien revendiqué en demeurant continuellement dans l'anonymat total : *« Elles étaient dans leur majorité analphabètes. Pourtant, elles sont sorties pour aller au tribunal, voir le juge, elles ont fait circuler des pétitions, manifesté pour l'amélioration des*

conditions de détention. (...) Ces femmes au paravent n'étaient jamais sorties de chez elles. Le second aspect désigne leur importante présence dans les manifestations populaires. » D'appuyer pour illustrer magistralement en se référant aux manifestations historiques de Décembre 1960, les manifestations les plus déterminantes, de surcroît qui ont été suivies attentivement par les observateurs du monde entier : « (...) on peut dire qu' à partir du 11 (décembre) les femmes étaient certainement majoritaires (il y avait beaucoup de jeunes et les adultes n'étaient pas nombreux). » (Interview du 18 mai 1993). D'insister à propos des exécutions de condamnés à mort : « Et les femmes de la Kasbah qui savaient, répondaient parfois par des youyous. »

En substance, avec ou sans statut reconnu, totalement anonymes, avec ou sans grade, éloignées ou directement mêlées aux théâtres d'opérations, à travers villes ou djebels, les femmes ont été omniprésentes et actives, le jour comme la nuit, à tout moment, veillant à préparer les repas, à servir, à transmettre ou échanger les messages, à soulager et soigner les combattant(e)s, assister et remonter le moral de la famille ou des voisins, à prendre part directement au *fida* et à rendre le dernier souffle sans broncher ... D'autant que parmi les maquisardes ou *fidayate* , l'auteur relève à juste titre celles d'origine européenne en observant que « beaucoup d'entre elles étaient instruites , des personnalités ont émergé : Anna Grequi, Myriam Ben, Jaquelines Guerroudj ... » Personnellement nous croisons croisons de temps à autre Elyette Loup, Annie Steiner ⁽⁵⁾... et c'est honneur que, récemment, nous avons dédié à l'une d'elles une de nos dernières publications.

Cela ne saurait surprendre outre mesure comme l'a rappelé récemment le Commandant Azzedine, précisément au terme de la décennie noire : « On veut nous (ré) islamiser. Mais notre Islam était comme nous, tout aussi généreux, solidairement mobilisateur, tolérant. Jamais quelqu'un au maquis n'obligeait l'autre à le pratiquer. Il y avait parmi nous des patriotes d'autres confessions, et même des non croyants, beaucoup parmi eux sont morts en

héros, mais nous nous acceptons avec nos différences. Unis dans notre diversité par l'idéal unique : l'Algérie car seule l'Algérie est unique. » (EL Watan 28- 02-2000, p 19).

En définitive, tant d'héroïsme et de sacrifices mais paradoxalement aussi et surtout beaucoup d'indifférence et d'oubli affichés au lendemain même de l'indépendance, a tenu à mettre en garde Djamila Amrane dès l'introduction du mémoire en relevant qu' : *«une fois la guerre finie, non seulement les femmes disparaissent rapidement de la scène politique, mais, de plus, tous semble oublier le rôle qu' elles o t joué.*

« Ayant personnellement pris part à la guerre de libération nationale, j'ai gardé en mémoire l'image de toutes ses militantes que j'ai connues dans la bataille d'Alger, aux maquis et dans les prisons. Et il m'a paru d'une injustice profonde que l'histoire de sept années de guerre s'écrive en faisant abstraction d'une moitié du peuple algérien : les femmes. »

Or nullement résignées à ce sort inattendu, elles ont poursuivi quotidiennement, patiemment et passionnément leur épopée, autrement, à travers des révolutions silencieuses pour parvenir résolument, dès l'aube du III^e millénaire, à féminiser, les deux secteurs-clef de la vie socioculturelle : l'éducation nationale tous cycles confondus, et la santé publique, de l'unité de voisinage au CHU, tous corps confondus, paradoxalement dans le cadre d'une économie rentière aggravant sans cesse la double fracture sociale et numérique. Au surplus, sans perspectives à terme d'une mobilisation des forces vives de la nation en mesure d'assurer l'après- pétrole...

En tout état de cause, c'est à l'une de ces authentiques moudjahidate, Djamila Amrane, qu'est revenu l'honneur de léguer à la postérité l'analyse magistrale de l'épopée au féminin menée pour affranchir leur pays et s'affranchir, affranchir *Les damnés de la terre* (1962) pour lesquels Frantz Fanon (1925 - 1961) n'a ménagé aucun effort en terre algérienne jusqu'à son dernier souffle.

Condisciple de Djamilia Amrane à l'Institut de Géographie d'Alger au lendemain même du recouvrement de la souveraineté nationale, là où nous avons aussitôt entamé notre carrière, l'auteur de ces lignes à eu le privilège et la primeur de se tenir au courant de la progression de cette œuvre et de l'apprécier de plus en plus. Il tient à témoigner des qualités tant morales qu'intellectuelles de son auguste collègue : humilité et droiture, probité et rigueur.

Notes

(1) La voici mêlée étroitement aux problèmes quotidiens du milieu ambiant aidant sa maman, Jacqueline Guerroudj, l' institutrice assumant gracieusement le bénévolat social : « *Un jour où j'étais très malade, couchée, je vois arriver directement dans ma chambre à coucher (l'appartement était petit et les portes toujours ouvertes), un homme avec sa femme et son bébé qui avait une hernie ombilicale. J'étais gênée, mais ils venaient de si loin qu'il n'était pas question de les renvoyer bredouilles. Pendant que, toujours dans mon lit, je réduisais la hernie en faisant au nombril du bébé un pli creux par un très large sparadrap, ma fille aînée, une douzaine d'année, allait acheter du café, le préparer et nous le servi avec un casse-croûte sommaire.* » In Jacqueline Gerroudj (1993) : *Des douars et des prisons*, Alger, Bouchène, (1993 : 17-18).

(2) Bali B. (1999) : *Mémoires d'un jeune combattant de l' ALN*, Beyrouth, El Achraf, 317 p.

(3) Voici les circonstances de la retrouvaille fortuite à Nice du document en question et sa récupération : « *Quelques années après, il était dans une grande surface à Nice, quand le hasard a voulu qu'il entende une jeune femme demander qu'on lui empaquette bien son achat, parce qu'elle devait l'emmener en Algérie. Cette jeune femme lui (le soldat ayant photographié les maquisards) rappelle son souvenir* ». *L'employé de lui avouer : »J'ai fait mon service en Algérie. ; » De lui restituer les faits : « Vous me rappeler la jeune fille qui était dans le groupe. – C'est sans doute ma sœur, lui rétorque son interlocutrice.* » Adel'alim Medjaoui de confirmer à sa tour : « *Et c'était vraiment la sœur de Doudja dont la personnalité lui avait fait si forte sensation. Ils n'en reviennent pas tous deux. Il lui propose alors de donner les pellicules des photos qu'ils avait prises de nous...* » in Abdel'alim . Médjaoui (2002) : *Ce pays est le nôtre*, Alger, Casbah, p 245.

(4) J. Berque (1978) : in *L'intérieur du Maghreb*, XVe- XIXe siècle, Paris, Gallimard, 462 p.

Dj. Sari (2007) : *L'émergence de l'intelligentsia algérienne (1850-1950)*, Alger, ANEP, p 27-41

(5) Pour la première, voir P. Kessel et G. Pirelli (1962) : *Le peuple algérien et la guerre, lettres et témoignages, 1954-1962*, Paris, Maspero, Cahiers Libres nos 41-42-43, p 97, 99. Pour la seconde : G. Meynier (2002) : *Histoire intérieure du FLN, 1954- 1962*, Alger, Kasbah, p 326.